

## PRÉFACE

Après son *Petit livre du développement durable*, Xavier de Bayser poursuit son chemin. Il arpente le monde dont nous avons besoin, celui que nous attendons. Il en dessine la carte et nous en offre un guide. *L'Effet papillon* trace des pistes et des itinéraires, et il donne à son lecteur des outils pour s'orienter.

Les sociétés humaines sont désormais toutes confrontées à la même nécessité : nous devons changer nos habitudes de production et de consommation, nous devons accomplir une métamorphose. Certains y sont plus engagés que d'autres, des initiatives de pointe montrent l'exemple en dessinant des avenir apaisés, durables. Voilà pourquoi il était si judicieux de nous faire découvrir ces initiatives citoyennes et

entrepreneuriales à travers les portraits d'incubateurs de projets.

Les chemins que nous devons emprunter collectivement sont des voies d'initiatives et d'investissements nouveaux. Des investissements tournés résolument vers le durable, avec la conviction que l'innovation est bien la clé d'un nouveau mode de croissance. C'est la conviction de Xavier de Bayser, qui équipe son lecteur d'une boîte à idées avant de le mettre sur la bonne route, celle de l'investissement socialement responsable. Suivons le guide.

*Nathalie Kosciusko-Morizet*

## AVANT-PROPOS

En février 1968, j'étais un jeune étudiant en école de commerce, issu d'une famille baignant dans le milieu artistique, et je rêvais de décrocher un stage d'études en Inde.

La rencontre du père Ceyrac, missionnaire jésuite qui se battait depuis plus de soixante ans « non pour les droits de l'homme mais pour le droit d'être un homme », m'avait impressionné. Celui qui avait sillonné l'Inde à moto, créé des dispensaires, des orphelinats et qui répondait « J'aide, c'est tout » quand on lui demandait ce qu'il faisait, avait rencontré Nehru, Gandhi et Mère Teresa, appris le tamoul et le sanskrit à Madras et choisi de se consacrer aux plus pauvres, les *dalits*, ou « intouchables ». Il avait également créé dans le sud de l'Inde, dans une région au sol aride, une ferme modèle spécialisée dans

la culture des goyaves, dont avaient bénéficié plus de 250 000 personnes.

La lecture de l'encyclique *Populorum Progressio* de Paul VI, publiée en 1967 et dont j'ai pris connaissance grâce à ma future épouse, a fait le reste. C'était peu après la première conférence des Nations unies sur le commerce et le développement (CNUCED), qui s'était tenue à Genève en 1964. Le père Leuret, porte-parole de la délégation du Saint-Siège, y avait été autant applaudi que Che Guevara ; il n'y avait pourtant exposé que la doctrine chrétienne du progrès, à savoir que le « développement intégral de l'homme » passait nécessairement par celui de la solidarité entre les peuples, par une remise en cause du cadre des échanges commerciaux, bref, par un nouvel ordre économique mondial.

On était encore à l'époque où l'on considérait qu'il était du devoir moral des pays « riches » d'aider les pays « pauvres », un peu comme on faisait l'aumône au mendiant à la sortie de la messe. Quant aux transferts de techniques, on y pensait à peine...

Hélas, je n'avais pu être sélectionné pour participer à l'un des nombreux chantiers patronnés par le père Ceyrac, mon cursus n'ayant pas été jugé suffisamment « altruiste ». Mais nous étions en mai 1968, et certains étudiants pressentis pour ces chantiers avaient dû

repasser leurs examens et céder leur place à quelques « repêchés » de la dernière heure dont je faisais partie. Ce fut mon premier pas vers le développement durable.

## **De Bombay à Niamey**

Je me souviens, comme si c'était hier, de l'arrivée à Bombay en pleine période de mousson – la chaleur humide et les rideaux de pluie – et du foyer d'accueil pour les enfants des rues.

Je me souviens aussi de Naganahalli, un village au sud de Mysore, dans la région où Napoléon avait envoyé un corps expéditionnaire, au temps où il projetait de se lancer sur les traces d'Alexandre le Grand.

Je me souviens aussi du tortillard bringuebalant de gare en gare, sur le toit duquel gambadaient les singes, puis de l'autocar délabré que le chauffeur conduisait comme une voiture de course. On a fini le voyage sur un char à bœufs qui nous mena au pas jusqu'à la lisière d'une forêt vierge, dans un village dont la population survivait sans électricité ni eau courante.

Notre tâche consistait à creuser des tranchées pour installer des canalisations. Chaque membre de l'équipe des coopérants

travaillait en binôme avec un villageois. Aucune communication n'étant possible d'un point de vue linguistique, une longue et lente relation faite d'observation et d'écoute s'était construite jour après jour. Plus tard, de passage dans le mouroir que Mère Teresa avait créé à Calcutta où elle se faisait « l'esclave » de ces mourants qu'elle accompagnait dans la dignité, j'appris la valeur d'un sourire accordé.

### **De Niamey à Wall Street**

Puis je suis allé faire mon service militaire en tant que coopérant au Niger, où il y avait « des choses intéressantes à voir ». Nombre de mes camarades préférant se retrouver à Abidjan ou à Dakar, je n'eus aucun mal à obtenir une affectation à l'agence bancaire de la Caisse centrale de coopération économique de Niamey (aujourd'hui Agence française de développement). Ce séjour de quatorze mois m'a enthousiasmé et conforté dans l'idée que l'Afrique était riche de valeurs méconnues des pays du Nord. De retour en France, je décidai d'apprendre le métier de banquier.

C'est ainsi que j'ai rejoint une petite banque qui comptait parmi ses actionnaires

une société américaine au nom de bande dessinée, la Wells Fargo. Envoyé à San Francisco, je découvris les modèles mathématiques, les probabilités, les courbes de Gauss et la gestion quantitative qui balbutiait. Jusqu'alors, en effet, le rendement et le risque constituaient les deux seuls paramètres pris en compte dans tout processus de gestion financière.

J'y ai également constaté que la Bourse évoluait de manière désordonnée, à la façon de l'étalon poursuivant une jument (*random walk*), comme disent les Anglo-Saxons. À certains moments, elle devenait même chaotique, suscitant des mouvements hausiers et baissiers incontrôlables, une petite cause imprévisible et non identifiable pouvant provoquer des effets considérables. Je me demandais alors si la responsabilité pourrait un jour y jouer un rôle important, permettant d'imaginer une finance « en trois R », qui regrouperait sous la même bannière le rendement, le risque et la responsabilité.

L'« investissement socialement responsable » (ISR) et le *social business* semblaient bien constituer la réponse et la solution pour changer le monde à partir d'une étincelle d'énergie humaine.

Un pont pouvait ainsi s'établir entre Naganahalli et Wall Street, un zeugma à la fois littéraire et financier illustré par ces vers extraits de « Booz endormi » de Victor Hugo :

*Cet homme marchait pur loin des sentiers*  
[obliques,  
*Vêtu de probité candide et de lin blanc ;*  
*Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,*  
*Ses sacs de grains semblaient des fontaines*  
[publiques.

## **Vers une nouvelle économie**

La malnutrition est un scandale peut-être encore plus grand que la famine. Laisser deux milliards d'hommes, de sœurs et de frères sans la moindre chance de mener une vie digne, alors que des solutions simples existent, montre que nos sociétés dites « développées » perdent la boussole et le bon sens. Ce manque d'humanité se double d'un manque de réalisme. En effet, tous les pays occidentaux cherchent désespérément des voies de croissance alors que la plus évidente d'entre elles est de solvabiliser les 60 % de la population mondiale qui ne consomment rien et dont la moitié est composée de

malnutris. Nourrir correctement cette population négligée, c'est assurer à tous une santé et une éducation propres à mettre en œuvre ce que le Prix Nobel d'économie Amartya Sen appelle leurs *capabilities*, c'est-à-dire leur permettre de devenir des acteurs économiques et culturels à part entière, de rentrer ainsi la tête haute dans le circuit des échanges internationaux et de provoquer par là même un formidable appel d'air pour la croissance mondiale.

Pour y parvenir, une véritable révolution est nécessaire, qui doit inverser le sens des réflexions économiques admises jusqu'ici et repartir de l'infiniment petit.

\*

Si l'on contemple les photographies de la dernière expédition sur la biodiversité organisée par l'ONG Pro-Natura, l'extrême beauté de cet « infinement petit » surprend le regard et pousse à la réflexion. Cette beauté nous dit que l'ordre réside dans l'infiniment petit dont dépend notre vie. Dans un monde en quête de sens, où les désordres assombrissent notre ciel quotidien, ne faut-il pas chercher les voies de salut dans ce qu'il y a de plus petit, de plus humble ? La Bible fourmille de références à l'efficacité de ce qui

nous paraît petit et négligeable : la graine de moutarde, le levain, la fraction du pain, une parole qui guérit ou un « oui » qui peut transformer le monde. Le philosophe Vladimir Jankélévitch parlait quant à lui du « je-ne-sais-quoi » ou du « presque-rien<sup>1</sup> » qui peut changer le monde, un sourire, un geste de fraternité, de reconnaissance...

Malheureusement, face à toutes les menaces qui pèsent sur eux, nos contemporains partent du macro et non du micro pour tenter de résoudre les grands désordres : faim, malnutrition, santé, climat, biodiversité. Nous voyons fleurir les grandes conférences, les plans de centaines de milliards, les créations d'agences internationales en tout genre, qui ne s'avèrent pas très efficaces. Heureusement, nous voyons poindre de nouvelles attitudes qui partent du micro : le succès du biomimétisme, le microcrédit, la micro-assurance, le fourmillement du *social business*, le désir de retrouver ses racines. Or, ce sont les radicelles qui permettent à l'arbre de profiter au maximum des micro-organismes du sol pour faire pousser leurs feuilles et capter l'énergie du soleil nécessaire à sa croissance.

---

1. *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*, PUF, 1957 ; tomes 1, 2 et 3, coll. « Points Essais », Seuil, 1980.